

Rachmaninov

Rachmaninov. Serge Rachmaninov. Le nom semble étranger, presque exotique. Sa musique est universelle. Vous avez rouvert les yeux et vous vous êtes retrouvés là, au milieu de la salle, face au concert. Autour de vous le décor semble décalé. Des milliers d'yeux scrutent avec concentration la scène. Le grand piano à queue, noir ébène, libère les notes d'une sublime mélodie. Les violons en hémicycle accompagnent le piano et devant, le chef d'orchestre, cheveux blancs et costume à queue de pie, s'ébat avec souplesse en décrivant une trajectoire sinueuse du bout de sa baguette. Envoûtés par la musique, vous n'en oubliez pas moins l'incongruité de vous trouver ici sans vraie raison. Sans perdre une note, vous regardez alentour.

C'est tellement étrange, ce spectacle.

Vous êtes assis sur les genoux d'un élégant gentleman. Moustache noire, cheveux gominés, veston et petit gilet-cravate, le regard absorbé. A ces côtés, Madame ne semble pas moins incongrue. Coupe de cheveux d'une autre époque, lèvres rehaussées d'un rouge chatoyant, peau fardée et gigantesque manteau de fourrure qu'elle tient fermement d'une main pâle, une grande robe ornée de perles.

Quiconque sur qui se porte votre regard, le constat est le même. Mode surannée, un fol air des années trente. Et vous êtes toujours sur les genoux du monsieur gominé.

En fait vous lui êtes transparent. Vous flottez juste devant le siège comme un voile indétectable. Et toujours cette complainte onirique. Rachmaninov continue d'enchaîner les arpèges. Vous flottez un peu plus loin. Personne ne vous remarque. Vous n'êtes qu'une bulle d'air promenée au hasard du temps et de la musique. Les notes se réfléchissent partout dans la salle. Les murs drapés de rouge semblent hors du temps, tout comme vous. Votre bulle de conscience remonte l'allée moquettée de carmin vif. Un groom dans un costume impeccable perd son regard sur l'assemblée captivée. Les lourdes portes à vantaux couvertes de velours se posent devant vous. Vous les traversez comme si elles n'existaient pas. La musique ne vous lâche cependant pas. Vous vous arrêtez.

Des vitrines occupent les murs du couloir où vous vous tenez alors. Les photos vous attirent. Noir et blanc. Vos yeux se promènent. Rachmaninov a entamé le second mouvement du concerto n°3. Les icônes représentent des grands noms de la scène, dans un noir et blanc merveilleux qui met en valeurs les ombres sur les visages, donnant une émotion démesurée à leur regard. Vous vous perdez dans les yeux de cette femme à la robe pailletée immortalisée au milieu de la scène déserte. A côté une grande affiche qui vous rappelle les images d'Épinal par ses couleurs annonce le récital de la déesse pour novembre 1935. Vous déambulez alors vers le hall, en bas des petits escaliers. A droite, le vestiaire aligne les vêtements des spectateurs. L'employée vous rappelle les photos de jeunesse de votre grand-mère. Petit habit bleu, cheveux bouclés, sourire absent. Le guichet au milieu du hall semble anodin. L'éclairage intérieur est désuet mais les grandes portes de verre s'ouvrent sur une ville nocturne dans un halo de lumière, derrière une fine couche de buée. Rien qu'en y pensant, vous êtes dehors. C'est un music hall.

Bien sûr.

L'image parfaite que vous vous êtes toujours faite du music hall. Tapis rouge et cordons dorés sur l'allée menant de la chaussée à l'entrée, avancée couverte resplendissant de mille ampoules scintillantes. Les notes coulent comme une fontaine. Au-dessus de la porte, en lettres immenses s'affichent le nom du pianiste prodige, de l'Orchestre de Philadelphie et du chef d'orchestre.

Vous êtes dans un passé inaccessible. Le spectacle vous enivre. Un parapluie vous frôle le nez. Des amoureux passent devant vous en courant. Elle a une longue gabardine, avec un beau foulard. Il a un haut de forme et le col remonté. Elle rit en vous frôlant. Qui ils étaient, ce qu'ils sont devenus, vous ne le saurez jamais, simples ombres d'une vie révolue voire oubliée. Le troisième mouvement est déjà bien entamé. Une voiture passe au ralenti en

soulevant l'eau sur l'avenue. Une vieille voiture beige aux formes arrondies, comme dans les films avec Clark Gable. Il pleut mais vous vous risquez sous la pluie. Vous ne sentez rien, de toute façon. Les arpeges deviennent plus violents mais toujours réconfortants. Il pleut sur cette grande avenue. Les sombres façades d'immeuble s'élèvent haut dans le ciel insondable. Des lampadaires répandent une lumière tamisée et délavée par la pluie. Les gouttes s'écrasent lourdement au sol. Cette architecture urbaine vous fascine. Tout semble neuf mais hors de vos standards.

1935. Le monde avait encore tant à subir, à découvrir et endurer. Vous aimeriez avancer encore un peu, atteindre ne serait-ce que le bout de la rue, aller au-delà et entrer dans un lieu public, écouter les conversations vieilles de soixante-dix ans. Prendre l'air du temps de cette époque révolue.

Mais Rachmaninov a conclu, et la salle se lève en applaudissements. Vous vous sentez happé dans le dos. Le hall, le couloir et sa vitrine aux cantatrices, la salle comble en standing-ovation, le dandy et sa femme au manteau de fourrure. Un dernier regard sur la scène, avec le chef qui fait sa courbette et le regard du pianiste épuisé. Vous surprenez quelques mots qu'une femme glisse à l'oreille de son mari, au rang de devant, et vous vous sentez disparaître. Votre bulle éclate et le noir se fait.

Vos yeux se rouvrent. Le CD terminé, ne reste que le silence oppressant.

25 janvier 2005
21h50